

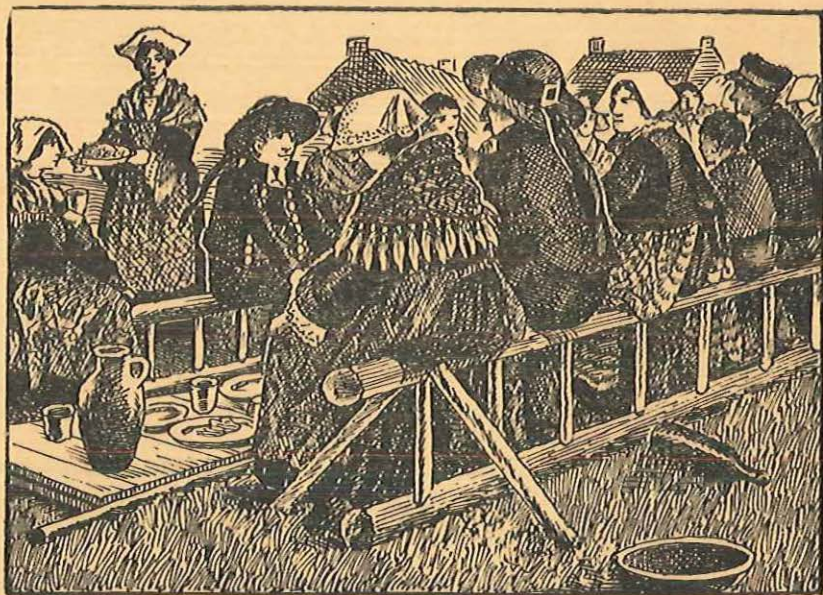
BIBLIOTHEQUE DE TRAVAIL

Collection de brochures hebdomadaires pour le travail libre des enfants

Dessins et documentation d'A. CARLIER

Adaptation pédagogique des Commissions de l'Institut Coopératif de l'Ecole Moderne

Un village breton en 1895 (SAINT-PIERRE DE QUIBERON)



BROCHURES BIBLIOTHÈQUE DE TRAVAIL

1. Chariots et carrosses. — 2. Diligences et Malles-Postes. — 3. Derniers progrès.
- 4. Dans les Alpes. — 5. Le village Kabyle. — 6. Les anciennes mesures. —
7. Les premiers chemins de fer en France. — 8. A. Bergès et la houille blanche.
10. La forêt. — 11. La forêt landaise. — 12. Le liège. — 13. La chaux. — 14. Vendanges en Languedoc. — 15. La banane. — 16. Histoire du papier. — 17. Histoire du théâtre. — 18. Les mines d'antracite. — 19. Histoire de l'urbanisme.
20. Histoire du costume populaire. — 21. La pierre de Tavel. — 22. Histoire de l'écriture. — 23. Histoire du livre. — 24. Histoire du pain. — 25. Les fortifications. — 26. Les abeilles. — 27. Histoire de la navigation. — 28. Histoire de l'aviation. — 29. Les débuts de l'auto.
30. Le sel. — 31. L'or. — 32. La Hollande. — 33. Le Zuyderzée. — 34. Histoire de l'habitation. — 35. Histoire de l'éclairage. — 36. Histoire de l'automobile. — 37. Les véhicules à moteur. — 38. Ce que nous voyons au microscope. — 39. Histoire de l'École.
40. Histoire du chauffage. — 41. Histoire des coutumes funéraires. — 42. Histoire des Postes. — 43. Armoiries, Emblèmes et Médailles. — 44. Histoire de la Route. — 45. Histoire des Châteaux Forts. — 46. L'Ostréiculture. — 47. Histoire du chemin de fer. — 48. Temples et Eglises. — 49. Le Temps.
50. La Houille Blanche. — 51. La Tourbe. — 52. Jeux d'Enfants. — 53. Le Souf Constantinois. — 54. Le bois Protat. — 55. La Préhistoire (I). — 56. A l'aube de l'histoire. — 57. Une usine métallurgique en Lorraine. — 58. Histoire des Maîtres d'École. — 59. La vie urbaine au moyen âge.
60. Histoire des cordonniers. — 61. L'Île d'Ouessant. — 62. La taupe. — 63. Histoire des boulangers. — 64. L'Histoire des armes de jet. — 65. Les coiffes de France. — 66. Ogni, enfant esquimau. — 67. La potasse. — 68. Le commerce et l'industrie au moyen âge. — 69. Grenoble.
70. Le palmier-dattier. — 71. Le parachute. — 72. La Brie. — 73. Histoire des batailles. — 74. Gautier de Chartres en 1213. — 75. Le chocolat. — 76. Le fromage de Roquefort. — 77. Le café. — 78. Enfance bourgeoise en 1889. — 79. Bélôti.
80. L'ardoise. — 81. Les arènes romaines dans le midi de la France. — 82. La vie rurale au moyen âge. — 83. Histoire des armes blanches. — 84. Comment volent les avions. — 85. Histoire de la métallurgie.

Pour la collection complète : remise de 5 %

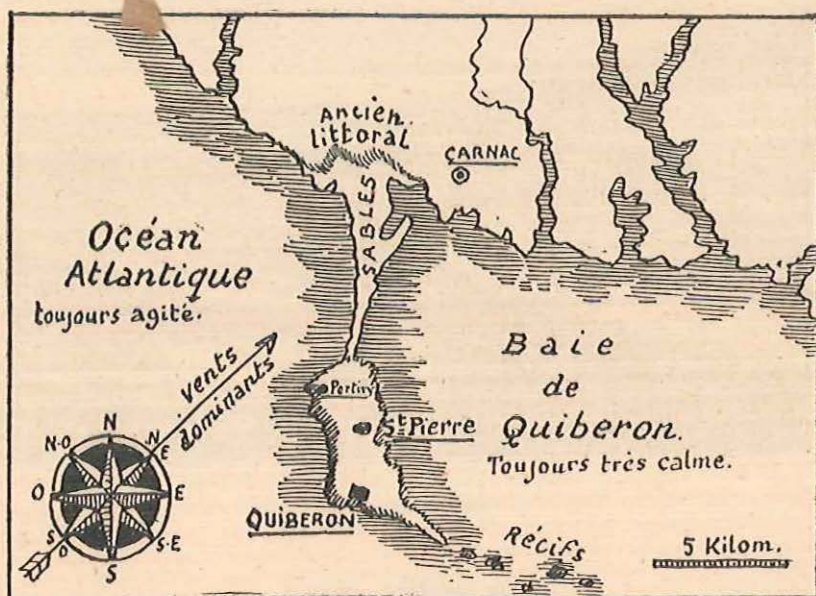
BROCHURES D'ÉDUCATION NOUVELLE POPULAIRE

1. La technique Freinet. — 2. La grammaire française en quatre pages. — 3. Plus de leçons. — 4. Principes d'alimentation rationnelle. — 5. Fichier scolaire coopératif. — 6. Loisirs dirigés. — 7. Lecture globale idéale. — 8. L'Imprimerie à l'École. — 9. Le dessin libre.
10. La gravure du lino. — 11. La classe exploration. — 12. Technique du milieu local. — 13. Phonos et disques. — 14. Premières réalisations d'éducation moderne. — 15. 16. 17. Pour tout classer. — 18. Pour la sauvegarde des enfants. — 19. Par delà le 1^{er} degré.
20. L'Histoire vivante. — 21. Les mouvements d'Éducation Nouvelle. — 22. La Coopération à l'École Moderne. — 23. Théoriciens et Pionniers de l'Éducation Nouvelle. — 24. Le Milieu Local. — 25. Le Texte Libre. — 26. L'Éducation Decroly. — 27. Le Vivarium. — 28. La Météorologie. — 29. L'Aquarium.
30. Méthode de Lecture. — 31. Le Limographe. — 32. Les correspondances inter-scolaires. — 33. Bakulé. — 34. Le théâtre libre. — 35. Le Musée Scolaire. — 36. L'expérience tâtonnée. — 37. Les Marionnettes. — 38. Nos Moissons. — 39. Les Fêtes Scolaires.
40. Plans de travail. — 41. Problèmes de l'Inspection. — 42. Brevets et chefs-d'œuvre. — 43. La Pyrogravure. — 44. Paul Robin. — 45. Techniques d'illustration. — 46. Techniques de l'Imprimerie à l'École. — 47. Les dits de Mathieu.

Pour la collection complète : remise de 5 %

A. CARLIER

Un village breton en 1895 SAINT-PIERRE DE QUIBERON



La presqu'île de Quiberon

La presqu'île

La presqu'île de Quiberon est un énorme rocher, long de 7 kilomètres et large de trois, que le lent travail des marées a fini par réunir au continent, en créant une chaussée étroite de sable. De telle sorte que la presqu'île jouit du caractère propre aux îles.

A l'Ouest, l'Atlantique, toujours houleux, souvent déchainé, à l'Est, la baie de Quiberon, calme comme un lac. Deux gros bourgs, une vingtaine de hameaux, trois mille habitants.

Aucun arbre. Aucune végétation. Quelques cultures dans les clos. Les jardins, abrités du vent de Sud-Ouest, pleins de roses et d'hortensias. Des maisons de pierre grise, couvertes d'ardoises et souvent de chaume. Des fenêtres très petites. Des greniers auxquels on accédait par des escaliers de pierre brute.

Telle était, voici cinquante ans, la presqu'île de Quiberon.



Les petits murs

Les petits murs

Les champs n'étaient guère que des carrés de lande, pleins de cailloux et de chardons. Partout, le roc affleurait la surface, ce qui rendait toute culture impossible. Ces clos servaient uniquement à faire paître la vache. Elle se satisfaisait d'un gazon roux, presque semblable à du lichen.

Chaque clos était entouré d'un petit mur haut d'un mètre, et formé de grosses pierres posées les unes sur les autres, sans mortier. Quand le propriétaire pénétrait sur son domaine, il démolissait patiemment un morceau de son mur, passait, puis reconstruisait sa clôture. La haine des gens du lieu pour le touriste avait surtout pour cause ceci : pour passer outre, le touriste culbutait à coups de pied un pan de mur, et s'abstenait de le reconstruire.

Les chemins et les sentiers serpentaient entre deux petits murs, parmi ces innombrables clos, et n'arrivaient à leur but, que lorsqu'il n'y avait plus moyen de faire autrement...

Les petits murs de moellons bruts existent toujours, mais on commence à les remplacer peu à peu par des clôtures de maçonnerie, voire même de fil de fer barbelé.



Le poul-bezin

Survivances

Les murs des maisons avaient jusqu'à 80 cm. d'épaisseur, les fenêtres étaient petites, à cause du vent, et les intérieurs fort sombres.

La cuisine se faisait au bois, dans de vastes cheminées.

Chacun allait déverser ses ordures ménagères sur les tas de fumier qui s'amoncelaient çà et là, ou dans la mare fétide dans laquelle les bouchers jetaient les tripailles des animaux abattus par leurs soins.

On appelait cette mare le poul-bezin (trou pourri), survivance des trous-punais du moyen âge.



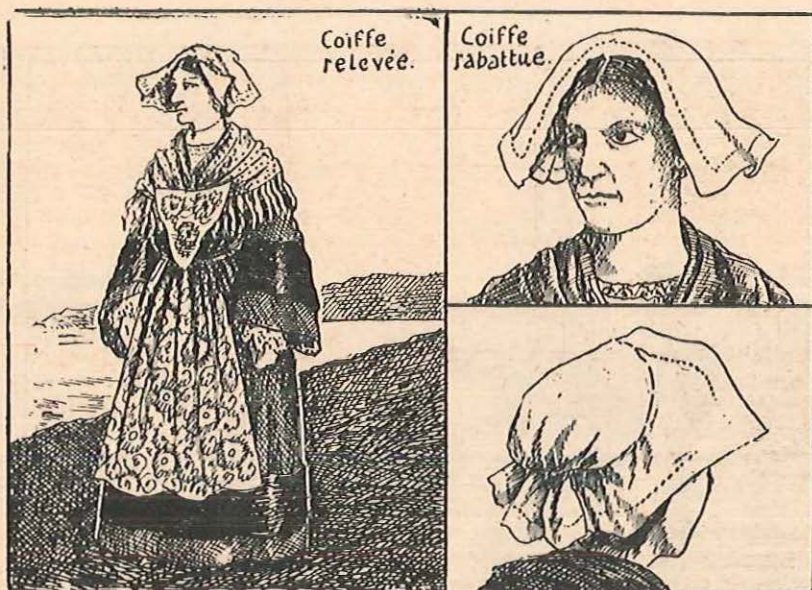
Le village sous les embruns

Les tempêtes

Les grandes tempêtes d'hiver donnaient au village, pendant les huit ou neuf jours qu'elles duraient d'habitude, une physionomie étrange.

Les embruns soulevés par le vent, giffaient toits et ruelles. Il fallait tenir les portes et les fenêtres hermétiquement closes, et souvent même fermer les volets, quitte à allumer la lampe en plein midi. Les ardoises des toitures faisaient un bruit de castagnettes. S'ils sortaient, les habitants longeaient les murs, car la force de l'ouragan suffisait à les jeter dans les fossés.

Quand enfin la tempête s'apaisait, on se rendait compte des dégâts : cheminées renversées, toitures emportées, petits murs effondrés, jardins ravagés. L'ouragan du 20 décembre 1911 transforma en amas de moellons deux maisons solidement construites. Et les jours suivants arrivait la liste, souvent longue, des naufrages...



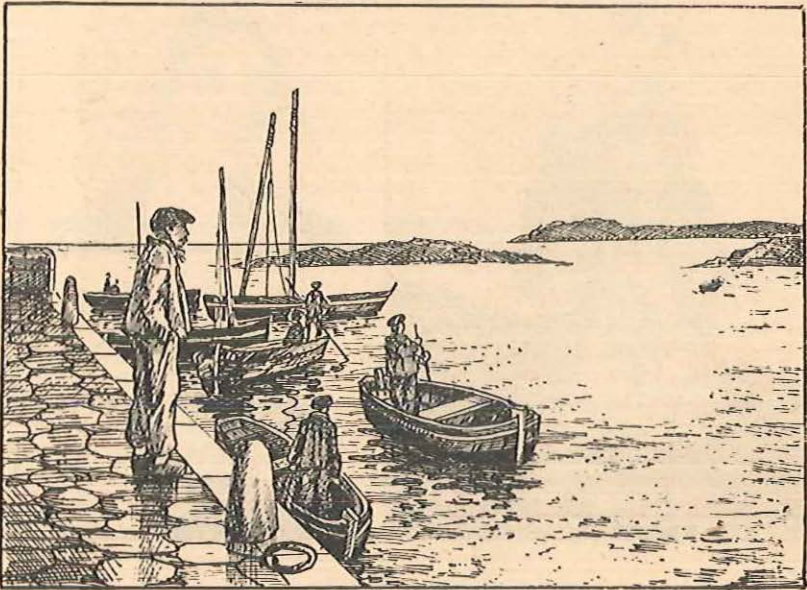
La toilette et la coiffe

Costumes

Les hommes, presque tous marins ou pêcheurs, ne portaient aucun costume spécial. Celui des femmes était élégant, et souvent très riche.

Il valait surtout par le tablier (devantière) de velours frappé, de soie ou de satin, tantôt uni, tantôt ramagé. Il n'était point rare d'apercevoir des tabliers en soieries de Chine et du Japon, parfois brodés d'or, rapportés d'Extrême-Orient par les marins. Quelques-uns avaient une valeur considérable et ne sortaient des armoires que les jours de grandes fêtes.

La coiffe, très simple, en organdi empesé, avait succédé à l'antique coiffe de drap noir et de velours que portaient encore quelques très vieilles femmes. En temps ordinaire, on en relevait le bord antérieur, par coquetterie. On l'abaissait pour les enterrements et les cérémonies du jour des morts.



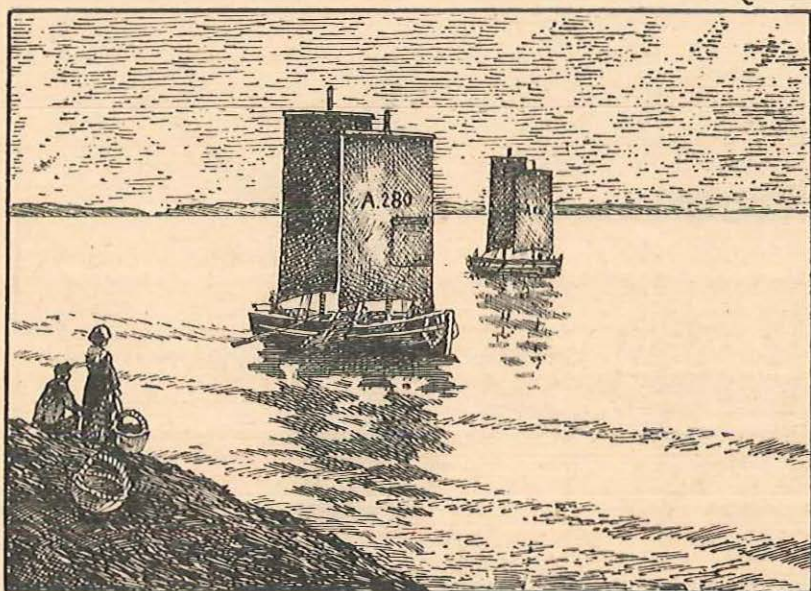
Pêcheurs de Portivy

Marins

Presque tous les hommes de la presqu'île étaient marins, les uns pêcheurs, les autres long-courriers. Ces derniers, embarqués sur de grands voiliers, ne paraissaient au pays que pendant quelques jours ou quelques semaines, tous les trois ans.

Pendant que leurs maris voguaient au loin, les femmes cultivaient leur lopin de terre et se fournissaient à crédit chez le boulanger et l'épicier. Le long-courrier n'était payé qu'au retour de sa campagne. Il réglait alors les dettes de son ménage.

Quant aux pêcheurs, leur vie était assez précaire, car l'Atlantique, dans cette région, ne permet pas tous les jours de sortir en mer. L'hiver, ils restaient parfois quinze jours ou trois semaines d'affilée sans pouvoir appareiller.



Les sinnagots

Les sinnagots

On voyait fréquemment voguer sur les eaux claires de la baie, des bateaux de pêche munis de deux voiles rectangulaires en toile rouge. On les appelait les sinnagots. Ces bateaux étaient les seuls de leur espèce en Europe. Pour trouver des barques grées de la même façon, il fallait aller jusqu'en Chine (jonques des grands fleuves). Ces bateaux spéciaux à la baie de Quiberon, étaient les descendants directs des barques vénètes (1) que la flotte de César eut à combattre devant la pointe de Kerpenhir.

Lourds et peu maniables, incapables de tenir à la lame dans l'Océan, ces bateaux servaient à draguer les huîtres.

Ces sinnagots donnaient à la baie de Quiberon une physionomie nautique très particulière.

(1) *Vénètes*: peuplade gauloise, de la région actuelle de Vannes.



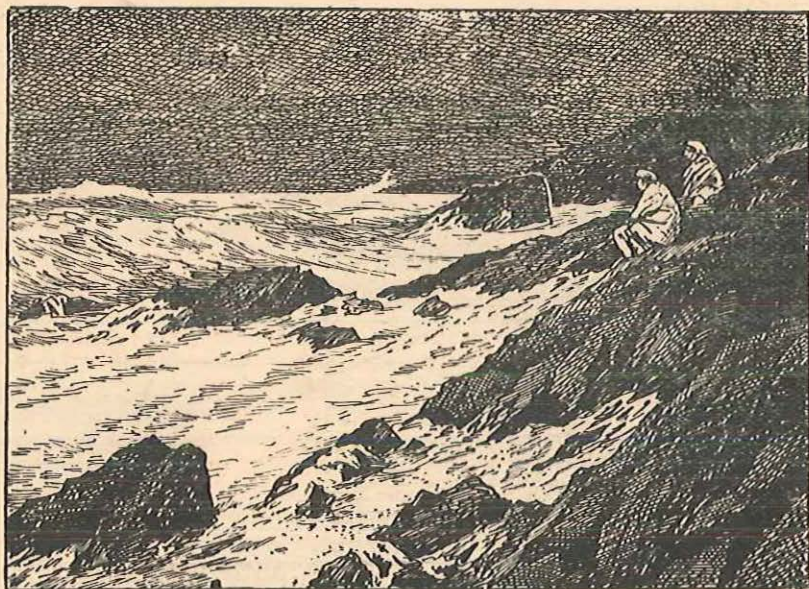
Pêche au chien-de-mer

La pêche au chien-de-mer

On pêchait, ou plutôt l'on chassait le chien-de-mer dans la baie, à marée basse, alors que les prairies d'algues, où vit ce poisson, n'étaient plus recouvertes que par 50 centimètres d'eau. Le pêcheur s'armait d'un vieux sabre de cavalerie et, lorsqu'un chien-de-mer flait parmi les herbes, il lui assénait un coup de tranchant qui le réduisait à l'impuissance.

Cette pêche demandait une habileté consommée et un coup d'œil infallible. D'abord, le chien-de-mer file avec une extrême rapidité, ensuite la réfraction de l'eau ne le montre pas tout à fait à l'endroit où il se trouve en réalité. Les pêcheurs ne rataient jamais leur coup, mais les débutants revenaient toujours bredouilles de leur expédition, et parfois même avec les mollets entamés par leur propre sabre.

Ce genre de pêche a aujourd'hui, complètement disparu dans la commune, les plages ayant été aménagées en vue de la saison balnéaire.



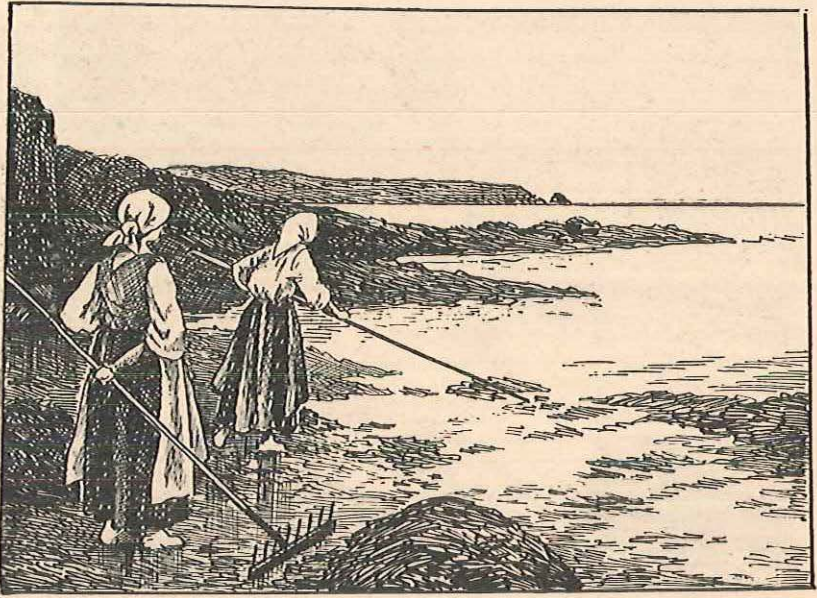
Les épaveurs

Les épaveurs

Au plus fort des tempêtes, tout le long des falaises, on voyait des hommes drapés dans une vieille toile à voile et qui regardaient l'Océan déchainé. C'étaient les épaveurs.

Ils bravaient la tourmente dans l'espoir d'arracher aux lames une épave quelconque, vieux tonneau, poteau de mine, canot éventré. Ils risquaient leur vie pour s'emparer de ce butin sans valeur. Parfois, cette passion de l'épave aboutissait à des tragédies.

Le 19 janvier 1910, un jeune homme fut enlevé par la lame au moment où il cherchait à saisir une pièce de bois, et broyé contre la falaise. Ces drames s'expliquent aisément : chaque mètre cube d'eau lancé sur le mur de granit par les lames de tempête exerce une pression de deux millions de kilogs, renouvelée toutes les dix secondes. Mais les épaveurs obéissaient à un instinct plusieurs fois séculaire, puisqu'on en constate déjà l'existence à l'époque romaine.



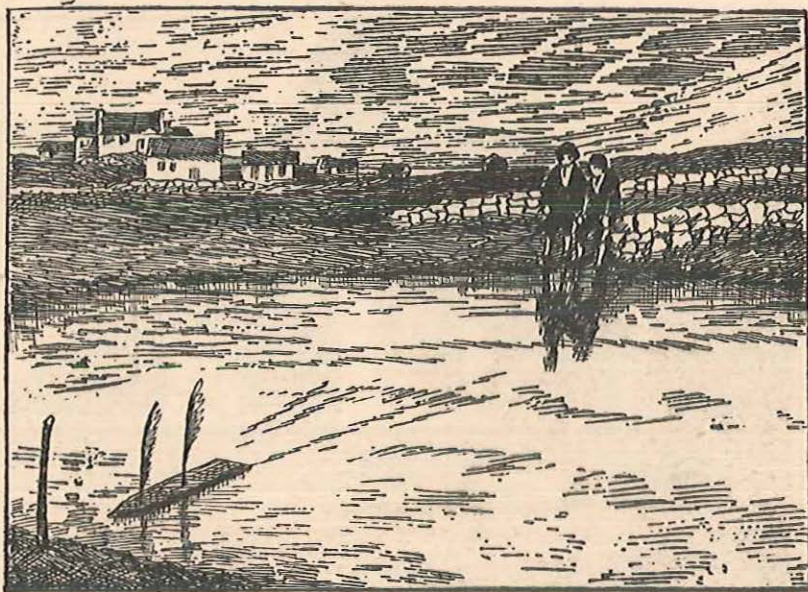
Le râtissage du goémon

Le goémon

Le ramassage et le brûlage du goémon incombait aux femmes. A marée basse, au moyen de longs râteaux, elles arrachaient les algues (laminaires, fucus, goémon), qui forment des prairies sous-marines. Elles chargeaient leur récolte sur des civières de bois et allaient l'étaler sur la falaise, où le vent et le soleil la desséchaient.

Les femmes en formaient alors des monceaux hauts d'un mètre et y mettaient le feu. Ces bûchers dégageaient une fumée rousse, âcre, fortement saturée d'iode. Le goémon imprégné de sel marin brûle mal. Il fallait le retourner sans cesse à la fourche. Obligées de se tenir dans ces tourbillons de fumée, les travailleuses se nouaient sur le bas du visage un mouchoir imbibé d'eau, et remuaient le bûcher pendant une heure ou deux, avant que tout fût réduit en cendres.

Ces cendres étaient portées à l'usine de Saint-Pierre, où l'on en extrayait de la soude et de l'iode. Beaucoup de femmes gagnaient leur vie à ce métier. L'usine ayant fermé ses portes en 1926, cette industrie a complètement disparu dans la commune.



Futurs marins

Jeux d'enfants

La vocation de marin existait, très vive, chez les jeunes garçons.

Il y avait, près du village, une grande mare. On ne pouvait passer par là sans apercevoir sur ses rives des gosses de quatre ou cinq ans qui faisaient naviguer là leurs petits bateaux, formés d'une planchette de liège, sur laquelle ils avaient planté deux longues plumes de goéland, en guise de mâts et de voiles.

Tel était leur instinct nautique, qu'ils orientaient les barbes de ces plumes de telle façon que le bateau filait droit vers le point de la rive qu'ils avaient désigné. Ils ne se trompaient jamais. Ils avaient le sens du vent. A cinq ans, ils mouillaient leur doigt, l'élevaient en l'air et déclaraient : « Le vent fait dix mètres à la seconde ! » Leur compte était aussi précis que celui d'un anémomètre.

*Le puits*

La lumière et l'eau

On s'éclairait à l'aide de lampes à pétrole et, chez les plus pauvres, au moyen de chandelles de suif malodorantes et dont il fallait moucher la mèche tous les quarts d'heure, comme au XIV^e siècle. Aussi les gens se couchaient-ils de bonne heure. Dès neuf heures, on ne rencontrait plus personne sur les chemins, et aucune lumière ne brillait plus derrière les petites fenêtres.

On prenait l'eau aux puits : d'antiques puits à large margelle de pierre, surmontée d'une pyramide ou d'un dôme, et généralement ornés d'une niche, au fond de laquelle on apercevait une statuette de la Vierge.

La seule chose dont se plaignaient les gens, c'était de trouver à sec, pendant l'été, la moitié des puits.



La veillée d'hiver

Veillées

Les soirs d'hiver, tandis que les pêcheurs s'assemblaient dans les cabarets du port, les femmes se réunissaient, pour la veillée, dans les étables où les bêtes et le fumier entretenaient de la chaleur. Un grosse lanterne pendue aux solives du plafond, éclairait les murs où s'accrochaient des engins de pêche. La pénombre était cependant telle qu'il n'eût guère été possible de coudre. Tout au plus les femmes pouvaient-elles tricoter.

On eût aimé entendre là des récits d'autrêfois, les vieilles légendes d'une région qui en inspira beaucoup. Mais les propos ne dépassaient pas le niveau des commérages et des commentaires sur les faits divers de la journée...

La réunion prenait fin vers neuf heures.

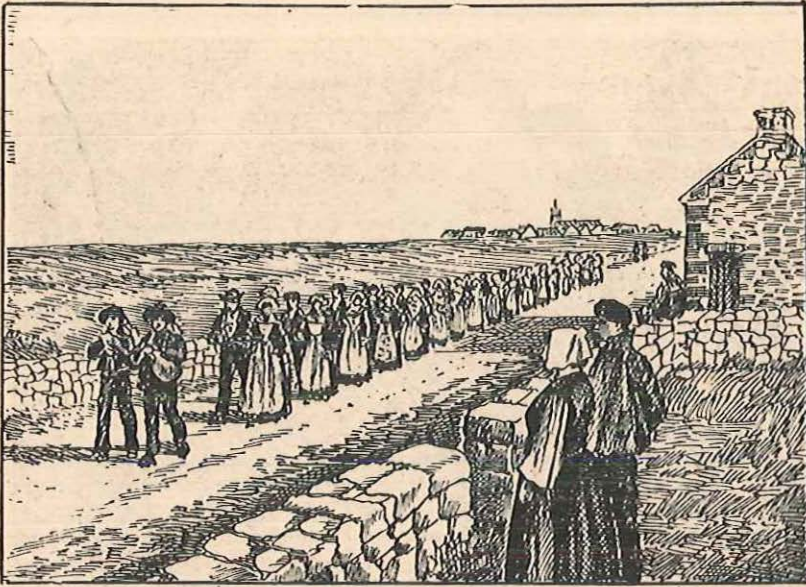


La chaîne d'incendie

Les incendies

Les incendies étaient relativement fréquents à cause du grand nombre de toits de chaume qui existaient encore. Dès qu'un feu se déclarait, le sacristain courait à l'église et sonnait le tocsin. Aussitôt, de toutes les maisons, sortaient des gens munis de seaux. On organisait une chaîne, entre le puits le plus proche et la maison sinistrée, mais les seaux, passant de main en main sur un trajet de trois cents, et parfois de six cents mètres, arrivaient à moitié vides au foyer d'incendie. Quelques sauveteurs pénétraient dans la maison, et, sous une pluie de flammèches et de tisons, sortaient tout ce qu'ils pouvaient arracher au brasier.

Quand on s'était bien rendu compte qu'aucun moyen n'existait d'éteindre le feu, on formait cercle et l'on attendait l'extinction de la dernière poutre avec une patiente philosophie...



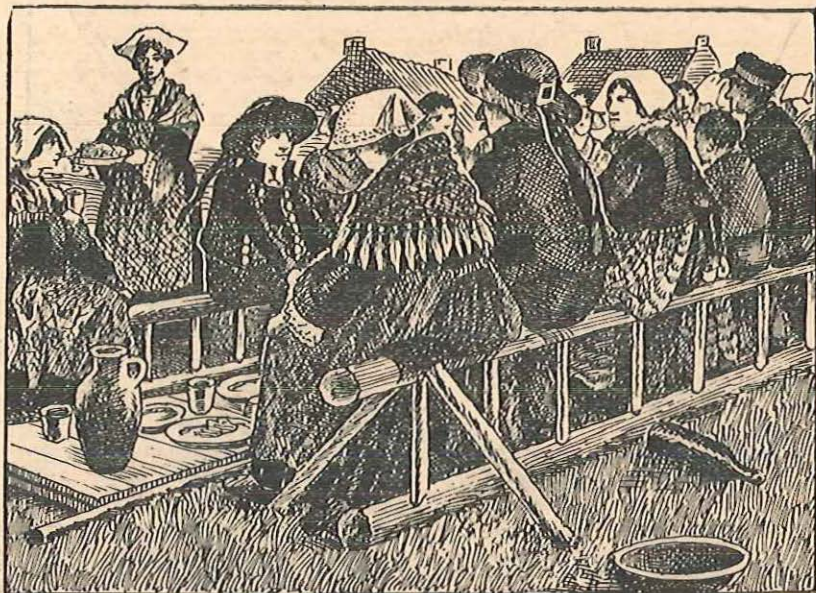
Le cortège nuptial

Le cortège nuptial

Aussitôt après la cérémonie du mariage, le cortège se formait, précédé par deux « sonneurs » : le biniou et le bombardier.

Les femmes donnaient toujours leur droite à leur cavalier, affirmant ainsi la suprématie de l'homme. La mariée portait par-dessus sa coiffe une haute couronne de fleurs d'oranger, mais cela seul la différenciait des autres assistantes. Le cortège nuptial, souvent très long, adoptait une allure rapide. En effet, il était d'usage que les mariés se produisent, au cours de l'après-midi, dans tous les hameaux de la commune, ce qui représentait un total de 20 à 25 kilomètres.

Dans chacun de ces hameaux, le cortège faisait halte et dansait la ronde dite : « la ridée ». Les deux musiciens, pour mener la danse, s'installaient sur une table, sur des tonneaux, ou sur la crête d'un petit mur. La « ridée » terminée, le cortège se remettait en route.



Le repas de nocés

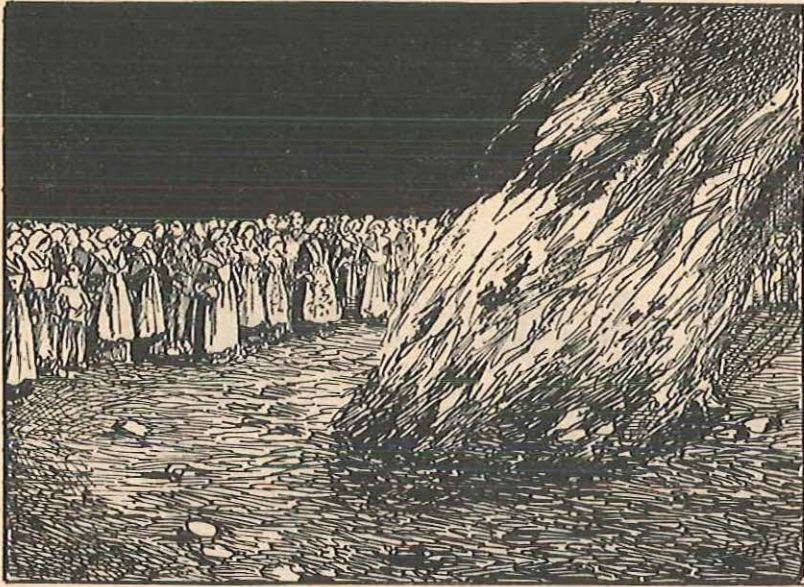
Le repas de nocés

Les invités étaient souvent très nombreux, cent, deux cents personnes. Naturellement, les sièges manquaient. Le diner, préparé par les femmes mariées et par les veuves (veuves), qui étaient « de cuisine », se servait en plein air, s'il faisait beau temps, ou dans une grange en cas contraire. On suppléait à l'absence de chaises en allongeant sur le sol des échelles maintenues sur champ par des étais. Les invités s'asseyaient sur le montant supérieur.

Les plats étaient déposés par terre, devant eux, sur des civières à goémon, mises bout à bout.

La tradition exigeait qu'on servît à la fin du repas le farz (1). Pendant le repas, le biniou et la bombarde se faisaient entendre de temps en temps.

(1) Plat breton fait de farine, d'œufs et de lait auquel on incorporait des raisins secs.



Le feu de joie de la Saint-Jean d'été

Les feux de joie

Le soir de la Saint-Jean d'été (24 juin), des feux de joie s'allumaient partout ; énormes tas de laudiers secs et de chardons desséchés auxquels on mettait le feu, et qui tordaient au vent de mer, dans l'obscurité, leurs hautes flammes claires et pétillantes. Il s'agissait d'une tradition remontant à la préhistoire, à la période où l'on adorait le soleil aux solstices d'été et d'hiver (Saint-Jean et Noël.)

Pendant que flambait le bûcher, la population formait autour de lui un cercle qui s'élargissait à mesure qu'augmentait la chaleur du brasier. Les femmes occupaient le premier rang, dans leurs atours de fête, et chantaient en chœur le cantique : « Ave Maris Stella », jusqu'à l'extinction du feu.

Quand il n'y avait plus, sur le sol, qu'un amas de cendres rougeoiantes et fumantes, les jeunes filles sautaient par-dessus. Elles étaient convaincues qu'il suffisait de le franchir sans y roussir ses souliers, pour trouver un mari dans l'année.



Le jeu des pots cassés

La fête des pots cassés

Le dimanche de la Quasimodo, les jeunes gens allaient, de porte en porte, demander les poteries et les faïences hors d'usage. Ils en formaient un grand tas, dans un clos où la jeunesse des deux sexes se réunissait après vêpres.

Au signal donné, les jeunes filles s'enfuyaient dans toutes les directions, poursuivies par les gars. Celles qu'ils rattrapaient étaient jetées par terre, enlevées par les pieds et par les épaules, et lancées sur le monticule des poteries. Elles se relevaient la robe déchirée et le corps souvent meurtri, ce qui ne les empêchait pas de se prêter chaque année à ce jeu bizarre. Il ne prenait fin que lorsque toutes les poteries étaient réduites en miettes.



Le pardon de Lotivy

Le Pardon de Lotivy

Le Pardon annuel qui se célébrait le 8 septembre autour de la chapelle de Lotivy, isolée sur la falaise, avait un caractère essentiellement religieux, qu'il a perdu depuis lors. Après vêpres, la foule se formait en cortège derrière les bannières apportées de la paroisse et se rendait, clergé en queue, sur un mamelon où l'on avait dressé le bûcher du feu de joie.

Ce bûcher était énorme : cinq ou six mètres de diamètre, et haut en proportion. La foule formait un vaste cercle autour de lui.

Le recteur (curé), mettait en feu ce formidable amas de landes sèches au moyen d'un cierge béni à l'autel, et aussi longtemps que durait l'incendie, les assistants chantaient en chœur le « Te Deum ».

Ce bûcher couvrait la falaise d'une fumée âcre et noire, qui contraignait la foule à briser le cercle et à se masser d'un seul côté, au vent du brasier.

Le Pardon comportait aussi une fête foraine, dépourvue de tout caractère régional.



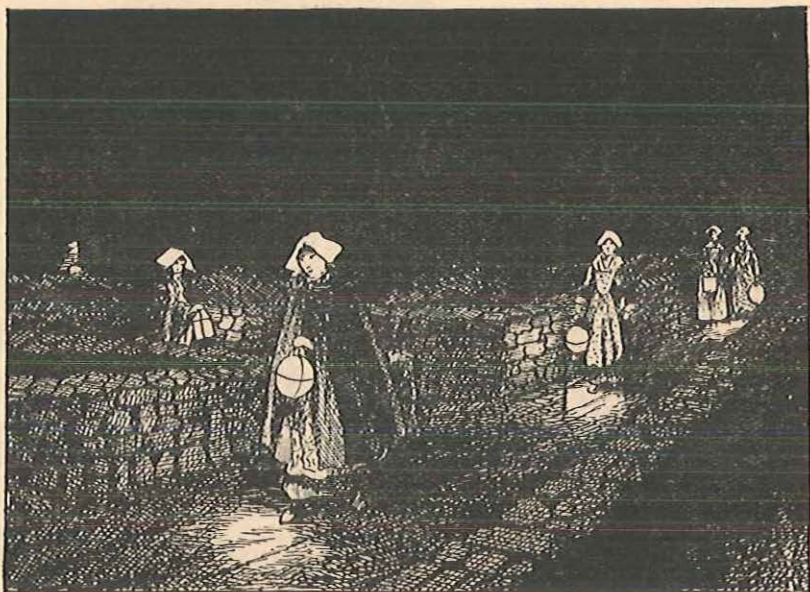
La fête du cochon

La fête du cochon

En automne, les ruelles du village s'emplissaient des cris affreux poussés par les porcs qu'on égorgeait sur la voie publique. Cette opération était confiée à un spécialiste, vieux marin retraité que, par un amusant calembour, on nommait : « le saigneur du village ».

Ce massacre s'achevait par un plantureux repas auquel on conviait les voisins et les parents : repas de saucisses et de boudins, copieusement arrosés de cidre.

Si un pauvre se présentait à la porte de la maison, pendant le repas, on l'invitait à prendre place à la table. Cette coutume remonte au Moyen âge, où les châtelains agissaient de la même façon. Elle était observée même dans les auberges, où tous les voyageurs présents dans la salle basse, se cotisaient pour payer le dîner du pauvre.

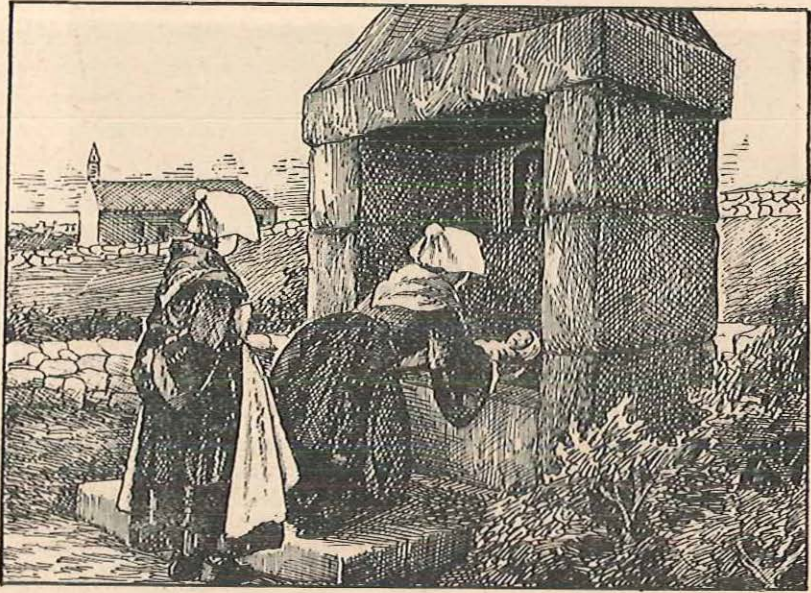
*Nuit de Noël*

La messe de minuit de Noël

La messe de minuit ramenait par la pensée aux vieux Noël's dont parlent les conteurs du Moyen âge. Dans la nuit très noire, les femmes de tous les hameaux convergèrent vers la paroisse, en s'éclairant à l'aide de grosses lanternes d'étables. De toutes parts, ces étoiles cheminaient en zigzags dans le dédale des sentiers ménagés entre les petits murs de pierres sèches. On pouvait se croire encore au temps de la duchesse Anne.

La messe de minuit avait ceci de particulier, que toute l'assistance y chantait en chœur des cantiques en langue bretonne, et notamment celui qui, intitulé « Er Barodaz », est une des plus belles productions poétiques du génie celtique.

La messe dite, les assistantes rallumaient leurs lanternes et s'en retournaient comme elles étaient venues. Presque aucun homme n'assistait à cet office.



La fontaine de Lotivy

Superstitions

Au début de ce siècle, beaucoup de superstitions se constataient encore. On croyait, par exemple, que pour guérir une blessure, il suffisait de suspendre un rameau de laurier sous la cheminée. Quand le rameau était desséché, la blessure se trouvait cicatrisée.

On affirmait que quiconque parvenait à compter sans erreur ses cheveux, changeait de sexe à l'instant même. A la vérité, ces absurdes superstitions ne se rencontraient plus, dès cette époque, que chez les vieilles femmes. Les jeunes générations en riaient.

Mais une, pourtant, tenait bon. Il existe, près d'une chapelle consacrée à la Vierge, une fontaine qui passait pour miraculeuse. Les mères allaient en cachette y baigner leurs enfants de trois mois, convaincues qu'au sortir de ce bain, ils allaient se mettre à marcher seuls. Cette superstition était générale, malgré le constant insuccès de ces baignades.



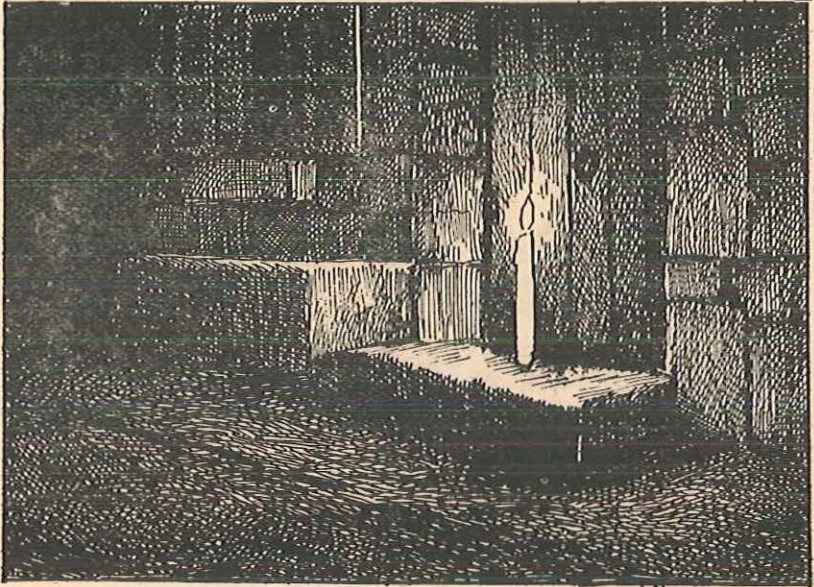
Les pierres dont on avait peur

Les menhirs

Un sentier, très fréquenté dans la journée, menait directement du bourg à un hameau. En bordure, se dressait un cromlech : rang de menhirs plantés l'un près de l'autre.

Dès que tombait le soir, le chemin restait désert. Les gens préféraient accomplir un long détour par la grand-route. Ils affirmaient que le sentier était jonché de pierres contre lesquelles on risquait de buter dans l'obscurité.

En réalité, s'ils évitaient d'emprunter le sentier après le coucher du soleil, c'était tout simplement parce que les menhirs les emplissaient d'une insurmontable terreur. De loin en loin, un pêcheur osait s'aventurer là. Les femmes, jamais. Elles allaient chercher la grand-route, même lorsque, pour ramener un pain de six livres, elles poussaient devant elles une brouette de quinze kilogs...



Le cierge errant

Les cierges errants

Une autre croyance, spéciale aux Celtes, régnait au point que le recteur (curé) lui-même la partageait. On racontait qu'on apercevait parfois, la nuit, un cierge allumé qui se promenait seul et tout droit dans les rues du village. Ce cierge s'arrêtait et s'éteignait devant la porte d'un habitant. Cela signifiait que cet habitant mourrait dans les soixante-douze heures.

Une croyance analogue s'observait en Irlande, il y a cinquante ans. L'Irlande est également une terre celtique, au même degré que la Bretagne. On en peut conclure que cette foi aux cierges errants remonte à une époque antérieure aux Gaulois — comme plusieurs superstitions bretonnes, d'ailleurs.

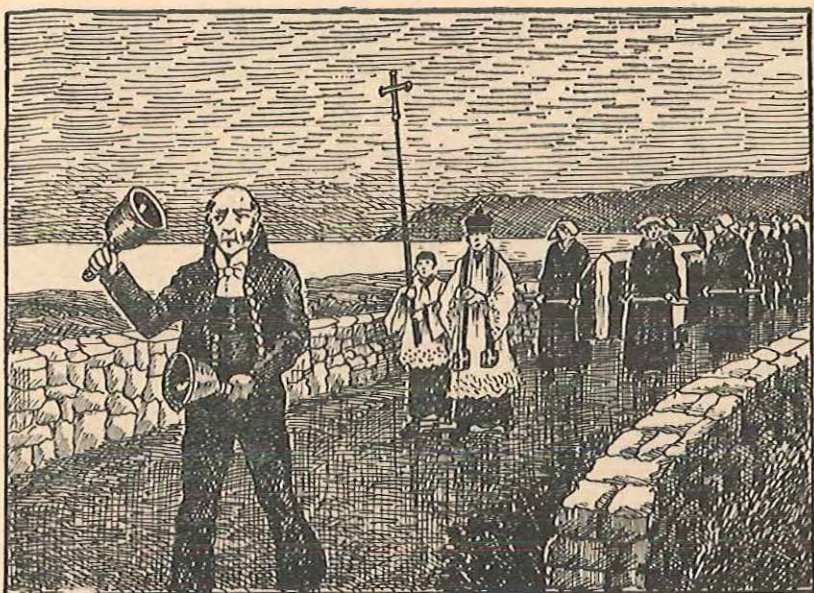
*Veillée mortuaire*

La veillée mortuaire

Le mort, revêtu de ses plus beaux habits, était exposé sur son lit, sans aucune couverture. Trois bougies brûlaient à son chevet. L'enterrement avait lieu, en général, dès le lendemain du décès. Les femmes de la famille et les voisines venaient veiller le mort pendant toute la nuit. On disposait des sièges le long des murs de la chambre mortuaire et l'on plaçait au centre une table où s'alignaient les tasses. Jusqu'au lever du jour, le café coulait à flot.

Au silence recueilli de la première heure succédait bientôt un commentaire sur la vie du défunt et sur les événements récents du village. On interrompait de temps en temps ces propos profanes pour adresser, en faveur du défunt, une dévote prière à la bonne Sainte-Anne.

Jamais on ne rencontrait là des hommes, même proches parents de celui qu'on allait mettre en terre. Ils ne paraissaient qu'au moment des obsèques.

*Obsèques*

Les obsèques

La bière du défunt était portée à bras au cimetière, sur une civière de bois, par des hommes, si le mort était un homme, par des femmes si la décédée était une femme. Tous les assistants se vêtaient de noir. En tête du cortège s'avancait le bedeau, agitant à tour de bras deux grosses sonnettes au moyen desquelles il cadencait la marche du cortège. Le frère en surplis, l'enfant de chœur portant la croix, le suivaient à dix mètres de distance, précédant le cercueil couvert d'un drap noir à croix blanche.

Le cortège funèbre adoptait une marche rapide — presque du pas accéléré — très différente de celle qu'on adopte partout en cette circonstance.

Sur la tombe, on plantait une croix de bois noir, si le défunt était marié, et peinte en blanc s'il était mort célibataire. Cette coutume était du reste générale autrefois dans presque toutes les provinces françaises. Elle date des premiers temps du christianisme.



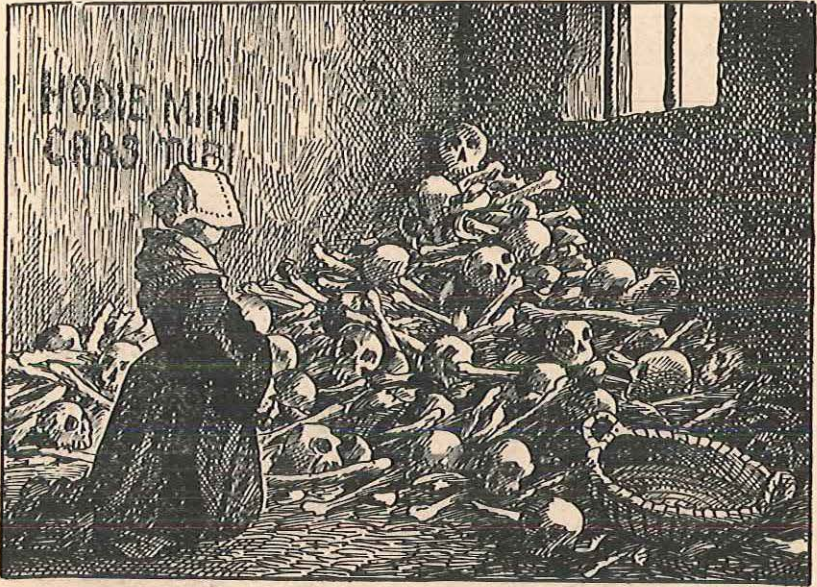
La cérémonie du Jour des morts

La cérémonie du 2 novembre

Le Jour des morts, après vêpres, les femmes vêtues de noir se formaient en cortège devant l'église et gagnaient processionnellement le cimetière, sous la conduite du recteur. Dès l'entrée du champ-de-repos, chacune d'elles se dirigeait en silence vers la tombe de ses proches, et le recteur gravissait les degrés du calvaire qui domine le cimetière. Il récitait la prière pour les morts, la même qui se dit au moment où les cercueils sont descendus dans la fosse.

Aussitôt, toutes les femmes se prosternaient, se couchaient presque sur la tombe de leur famille et demeuraient dans la plus complète immobilité, jusqu'à la fin de la prière. Elles se relevaient ensuite et gagnaient la sortie.

Cette cérémonie, qui pouvait paraître un peu théâtrale, était profondément impressionnante.

*L'ossuaire*

L'ossuaire

Il avait fallu évider le roc sur toute l'étendue du cimetière, et remplir la vaste cavité de terre amenée du continent. La petitesse relative du cimetière obligeait de récupérer sans cesse le terrain, de telle sorte, qu'au bout de cinq ans on déterrerait les ossements de tous les morts n'ayant pas de concession perpétuelle.

Les débris de squelettes retrouvés ainsi, et qu'on appelait : « les reliques », s'accumulaient dans une maisonnette de pierre, élevée dans un angle du cimetière, et où régnait une humidité de cave.

Dedans, c'était un amas de crânes vermoulus et d'ossements entassés pêle-mêle sur deux mètres de hauteur. Sur le mur, on distinguait encore, à demi effacée, une inscription latine qui se traduit par : « Moi aujourd'hui, toi demain ! »

De temps en temps, une femme se mettait à genoux sur le sol et récitait de longues oraisons devant ces macabres vestiges d'humanité.



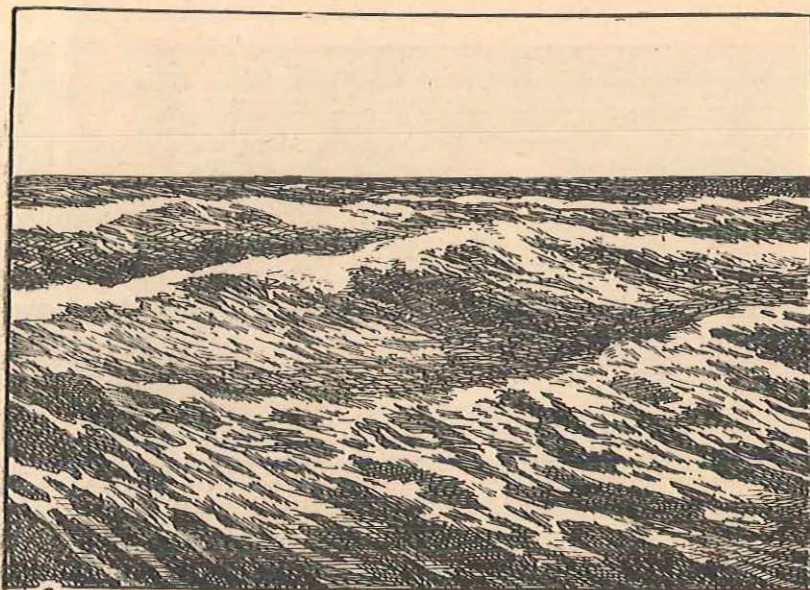
L'anniversaire du trépassé

L'anniversaire du trépassé

Au jour anniversaire du décès, le couvert du défunt était placé sur la table de famille, entre deux bougies allumées, comme si le mort devait revenir partager le repas des vivants.

Cette coutume celtique remonte à une époque très lointaine, certainement antérieure au christianisme. Les Gaulois armoricains agissaient de même.

A la vérité, dès les premières années du XX^e siècle, cette coutume tendait à disparaître. On ne la retrouvait plus, déjà, qu'au sein de rares familles. Le clergé a beaucoup contribué à sa disparition, parce qu'elle a son point de départ dans l'antique croyance aux Anaons (revenants).



Ce qui ne change pas...

Aujourd'hui

De toutes ces mœurs, de toutes ces coutumes qui avaient traversé les siècles, rien ne reste aujourd'hui. Les coiffes et les costumes locaux ne se portent plus. L'électricité a remplacé la lampe à pétrole et la bougie.

Les fêtes d'autrefois sont devenues des fêtes foraines, sans signification et sans beauté. Tout s'est nivelé sous le rouleau compresseur d'une civilisation qui est partout la même et ne laisse rien subsister du passé.

Cela ne signifie pas que les Saint-Pierrois d'aujourd'hui sont plus heureux que leurs ancêtres, ni que la vie soit plus facile qu'elle ne l'était voici cinquante ans. Mais cela signifie que la poésie de cette presqu'île, si vivace autrefois, n'est plus qu'un souvenir.

Elle a été tuée en moins de vingt ans par le tourisme, devenu l'industrie principale d'une commune de 2.000 habitants, où, en été, affluent 18.000 baigneurs.

Notre collection « *Enfantines* »

(Série de brochures entièrement écrites et illustrées par des enfants)
L'une..... 11 fr. — Collect. complète : remise 5 %



Liste complète des numéros parus

1. Histoire d'un petit garçon dans la montagne. — 2. Les deux petits rétameurs.
- 3. Récréations. (Poèmes d'enfant). — 4. La mine et les mineurs. — 5. Il était une fois... — 6. Histoire de bêtes. — 7. La si grande fête. — 8. Au pays de la soierie.
- 9. Au coin du feu. — 10. François, le petit berger. — 11. Les charbonniers. — 12. Les aventures de quatre gars. — 13. A travers mon enfance. — 14. A la pointe de Trévignon. — 15. Contes du soir. — 16. A l'Institution moderne. — 17. Le journal du malade. — 18. La mort de Toby. — 19. Gais compagnons. — 20. La peine des enfants. — 21. Yves, le petit mousse. — 22. Emigrants. — 23. Les petits pêcheurs.
- 24. Quenouilles et fuseaux. — 25. Le petit chat qui ne veut pas mourir. — 26. ... Malin et demi. — 27. Métayers. — 28. Bibi, l'oie périgourdine. — 29. La bête aux sept têtes. — 30. Au pays de l'antimoine. — 31. Maria Sabatier. — 32. Que sais-tu ? — 33. En forêt. — 34. L'oiseau qui fut trouvé mort. — 35. Diables. — 36. La Tienne. — 37. Corbeaux. — 38. Notre Coopérative. — 39. Barbe-Rouge. — 40. Châmage. — 41. Pétoûle. — 42. Pierre-la-Chique. — 43. Le mariage de Niko. — 44. Histoire du chanvre. — 45. La farce du paysan. — 46. La famille Loiseau-Loiseau en 1830. — 47. La Misère (contes). — 48. Les contrebandiers. — 49. Un déménagement compliqué. — 50. Arrière, les canons ! — 51. La plaine est vaste comme une mer. — 52. Musicien de la Famine (contes). — 53. Dans la mare du Beau Rosier. — 54. La Fleur d'Argent. — 55. Au Pays des Neiges. — 56. Le Pec. — 57. L'École d'Autrefois. — 58. Histoire de Blanchet. — 59. Bêtes sauvages. — 60. Les Louées. — 61. Firmin. — 62. La Naissance des Jours (contes). — 63. Anes et Mulets. — 64. Sans Asiles... — 65. Ecoute, Pépée... — 66. Grand-mère m'a dit... — 67. Halte à la douane !... — 68. Histoires de Marins. — 69. Longue queue, plume d'or. — 70. Grèves. — 71. Au bord de l'eau. — 72. Les deux Perdreaux. — 73. La petite fille perdue dans la montagne. — 74. Conte d'une petite fille qui s'était cassé la jambe. — 75. Sur le Rhône. — 76. Christophe. — 77. Pâtre en Auvergne. — 78. Les Hurdes. — 79. Nouvelles aventures de Coco. — 80. Au bord du lac. — 81. Histoire de Porsogne. — 82. Six petits enfants allaient chercher des figues... — 83. En gardant. — 84. Barbichon, le lièvre malin. — 85. Saute-Rocher, le petit chamois de la montagne. — 86. Petit réfugié d'Espagne. — 87. Nomades. — 88. Vacher du Lozère. — 89. Les Enfants de Coco. — 90. Ils jouaient... — 91. Fatma raconte. — 92. Les Montagnettes. — 93. Joie du monde. — 94. Crimes. — 95. Diouf Sambou, enfant du Sénégal. — 96. La Mer. — 97. Houillos ou la découverte de la houille. — 98. Le Ramadan. — 99. Biquette. — 100. Tim et Grain d'Orge. — 101. Ame d'enfant. — 102. Les aventures de cinq Marcassins. — 103. Lettres du Sénégal. — 104. Merlin-Merlot. — 105. Les têtards des Bérudières. — 106. L'exode. — 107. Goupil le Renard. — 108. L'occupation. — 109. Conte de la Forêt. — 110. Les bombes sur la France. — 111. La fontaine qui ne voulait pas couler. — 112. Chantons le Mai. — 113. Rosée du matin. — 114. En faisant rouler sa noix. — 115. Purs mensonges. — 116. Pike, la Perche. — 117. Déporté. — 118. La Mésange Bleutée. — 119. Le Maquis Enfantin. — 120. L'Escargot Jaune et Gris. — 121. Premier Avril. — 122. Au temps des bergers. — 123. Vercors. — 124. Marie-Fraise des Bois. — 125. Les Triolets. — 126. Bour, le petit âne lunatique. — 127. Ah ! le beau lapin. — 128. Le pauvre Benjamin. — 129. La nuit de Noël. — 130. Marquise. — 131. La Pocera. — 132. Au temps où les fleurs volaient. — 133. Romain. — 134. Flo-Flo l'Ecureuil. — 135. Saisons. — 136. Kriska le pêcheur. — 137. Long-Museau. — 138. Roy Louys Unzième. — 139. Saïd le berger. — 140. L'imprudente petite tulipe. — 141. Pataud. — 142. Pen-coât (tête de bois). — 143. Sans famille. — 144. Histoire vraie de la petite fille. — 145. Le pauvre.

ENCYCLOPÉDIE SCOLAIRE
COOPERATIVE

**BIBLIOTHÈQUE
DE TRAVAIL**

Pour travailler, les adultes utilisent les Bibliothèques.

Nous voulons, nous aussi, pour le travail de nos élèves dans nos classes modernes, des fichiers abondants et une BIBLIOTHÈQUE DE TRAVAIL adaptée à nos besoins.

Mais cette Bibliothèque, seuls des Instituteurs, à même leur classe, peuvent la préparer et l'enrichir.

Achetez nos brochures Bibliothèque de Travail !

Collaborez à nos Commissions de Travail pour la réalisation de votre B. T., section de notre grande encyclopédie scolaire coopérative.